

Jean
Grosjean

Samuel

nrf

© *Éditions Gallimard, 1994.*

Extrait de la publication

La haie

Samuel traversait la haie. Les chemins ne vont que les uns aux autres et on retrouve toujours les mêmes. Les jours se ressemblent. Les étonnements de l'enfance sont loin. Il avait entendu des voix dans la nuit. Les immenses nuits de l'enfance l'avaient appelé par son nom, mais maintenant ceux qui prononçaient son nom, c'était pour récriminer.

Samuel avait oublié les magnifiques catastrophes de sa jeunesse. La suffisance des benêts avait été bafouée par la déroute. Le recours au ciel avait été pris en dérision par le ciel. Le grand prêtre aveugle, tombé à la renverse, se brisait la nuque. La bru périssait en couches et le gosse s'est appelé Mortegloire. C'était de l'inattendu pour

un jeune homme, puis ç'a été catalogué avec toutes les mérovingeries des historio-graphes.

Peu à peu les gens se sont aperçus du flair de Samuel et se sont mis à avoir besoin de lui. Alors la vie est devenue monotone, d'autant que les années ont semblé raccourcir et qu'il fallait répéter les ritournelles. Alors Samuel s'est mis à passer à travers les haies.

Ses habits, ses jambes et ses mains et même son visage étaient lacérés. Les gens qui voyaient ses griffures disaient : Il perd la tête. Mais on allait quand même le consulter. Les bizarreries ont peut-être une signification. On hochait la tête et on montrait à Rama avec un cadeau d'importance pour demander au voyant ce qu'il faudrait faire.

Les malheurs étaient toujours plus ou moins les mêmes. Il n'y avait pas que Samuel qui en était las, les gens aussi rêvaient d'un changement, une espèce de solution une fois pour toutes. Les gens aussi voulaient traverser la haie, sortir des coutumes. Elles ne font que rimer. Pour-

quoi ne pas aller droit au but et vivre en prose avec les surprises que cela réserve.

Un jour les hommes des tribus étaient venus dire à Samuel : Te voilà vieux. On se fie à toi plus qu'à d'autres, mais te voilà vieux. Ce n'est pas pour te vexer, mais on voudrait un gouvernement comme nos frères syriens.

Samuel ne s'y attendait pas. Il avait beau prévoir, il ne s'était pas prévu à la retraite. Il s'était mis à regarder les marguerites par la fenêtre : l'or est au cœur et les pétales y convergent candides. C'en serait fini des pois de senteur. Il avait pris un air d'avoir oublié son DIEU SEUL dans une arrière-chambre et il s'était éclipsé. On avait compris qu'il lui fallait le temps de la réflexion. On reviendrait dans quelques jours.

Il était sorti errer, mais en traversant une haie, il s'était arrêté au milieu parmi la ronce et l'aubépine. Rouges les feuilles du roncier, blanches les fleurs de l'épine. Un printemps ça s'est déjà vu, mais celui-là semblait le premier, antérieur aux séquelles. Samuel stupéfait. Il avait dépassé les rengaines du monde et, au lieu d'une

apocalypse, il découvrait les beaux jours à leur source.

Il a entendu buter des sabots de bêtes. Un hennissement a fait trembler les corolles. Il a tourné la tête et vu des petits chevaux montés par les Mongols avec leur visage de cuir et le regard dans la fente des yeux. Alors doucement, de peur de chasser le mirage, il a levé sa main droite décorée d'éraflures et proféré en sa langue une salutation chaleureuse.

Le pas des montures s'éloignait quand l'odeur des chevaux s'est mêlée au parfum des fleurs. Et la même brise faisait glisser, dans le pâle azur du ciel, des bandes de nuages dodus comme des bosses d'argenterie ou chevelus avec des franges d'or.

Samuel s'est dégagé de ses visions. Il a repris sa marche jusqu'à heurter du pied une pierre tombale qui se désagrègeait à la lisière d'un bois parmi les anémones sylvies. Les tombes ne sont pas éternelles. La roche est aussi friable que la mémoire.

Le peuple oublie mes prévoyances. Elles me lassaient, mais ils espèrent un assè-

chement du devenir. Rentrons leur dire que je m'occupe de la mise en chantier. La nation remplacera les tribus. Et je ne serai pas le plus puni.

II

Le sacre

Samuel montait le long des bosquets quand il voit en déboucher à sa rencontre deux inconnus : un homme tanné par les saisons et un grand jeune homme au port de tête un peu raide et aux cheveux emmêlés, mais ce qui frappait c'était la sauvagerie de son regard. Il a dit à Samuel : On cherche le voyant, où est sa porte ? — C'est moi.

Alors l'autre homme déplie un bout de toile pour en sortir un morceau de vieil argent qu'il offre. Samuel : Comment me saviez-vous ici ? — Les jeunes filles de la fontaine l'ont dit.

Samuel gardait ses yeux fixés sur le grand jeune homme. Il lui semblait l'avoir vu en rêve. Il lui semblait reconnaître ce

regard d'absence intense. Il ne lui demandait pas son nom. Quand il a su qu'il s'appelait Saül, il s'est rappelé que ç'avait failli être son propre nom. Quand le domestique a parlé des ânesses perdues, Samuel a dit qu'elles étaient retrouvées, mais venez à la maison.

L'azur reposait tranquille sur le toit. Les cheminées y étaient à l'ancre. Un freux se tenait en vigie sur le faite. On a dîné avec quelques habitués dans la pénombre d'une grande salle. Samuel lançait des banalités pour amuser les convives. Saül serrait les poings pour broyer ce temps perdu. Brusquement Samuel l'a pris par le bras et l'a entraîné au fond du jardin.

Là Samuel n'a plus su trop quoi dire. Il regardait les orties, il écoutait, sous le silence du jeune homme, les grésillements de la végétation. Les moqueries d'un merle lui ont fait relever la tête et il a vu, entre les arbres, les collines bleues de l'horizon comme si elles étaient proches.

Alors Samuel s'est mis à parler, il devait parler, il avait beaucoup à dire, mais il s'y prenait mal. Il a commencé par des confidences qui laissaient l'autre à son

nrf

75 FF tc



Extrait de la publication



94-X A 73951 ISBN 2-07-073951-1